



Le centenaire 2014 en Allemagne. Un bilan en 7 thèses

par Arndt Weinrich, Institut historique allemand, Paris

Le « centenaire allemand » est complexe, compliqué, difficile à saisir dans ses ressorts, ses logiques, ses dits ainsi que dans ses non-dits. Alors que le « centenaire français » a été attendu et n'a finalement donné lieu à aucune surprise majeure, ni sur le contenu, ni sur la forme des commémorations, le « centenaire allemand » peut être considéré comme une surprise, peut-être même la principale surprise de cette année 2014 à l'échelle européenne. Sept thèses provisoires pour essayer de comprendre un phénomène qui nous apprend beaucoup sur l'Allemagne d'aujourd'hui :

1. **Le centenaire a eu lieu, il y a eu un centenaire allemand.** Voici donc le constat sans doute le plus important et aussi le plus surprenant. Alors qu'on avait depuis longtemps répété que l'Allemagne ne s'intéressait pas à la Première Guerre mondiale, qu'elle ne faisait pour ainsi dire pas partie du roman national du fait de la centralité de la Seconde Guerre mondiale en général et de la Shoah en particulier, nous avons pu assister, en cette année 2014, à une mobilisation sans précédent du monde de la culture au sens large pour mettre les années 1914-1918 sur le devant de la scène. Même si quantitativement parlant, en terme de nombres d'expositions, de projets et de publications, etc., on est resté assez loin derrière la France, un seuil critique a sans doute été franchi : il s'agit d'un phénomène d'ampleur éclipsant – quand on regarde le nombre de projets culturels – très largement un autre anniversaire, celui du 75^e du début de la Seconde Guerre mondiale. Il y a là un fait inouï que très peu de gens auraient prédit il y a encore très peu de temps. Décidément, l'histoire a plus d'imagination que l'historien, le « centenaire allemand » confirme ce vieil adage.
2. **Le centenaire allemand est un centenaire par « en bas » et cela de manière presque exclusive.** Un centenaire porté par les acteurs culturels au sens large et assez déconnecté de la politique de mémoire officielle. Il suffit de

regarder la manière hésitante et réticente dont l'Allemagne officielle a accueilli l'initiative française de donner une vraie dimension franco-allemande au centenaire (voir le pré-programme du centenaire, le « rapport Zimet » pour s'en convaincre). Et s'il y a effectivement eu un temps-fort franco-allemand le 3 août – la visite commune de la nécropole du Vieil-Armand du Président Hollande et du Bundespräsident Gauck suivie de la pose de la première pierre du futur Historial franco-allemand du Hartmannsweilerkopf – cela n'aurait sans doute pas été possible sans un travail de sensibilisation de longue haleine de la part de la Mission française du centenaire. Dans ce contexte, il n'est évidemment pas anodin qu'il n'y a eu « que » le Bundespräsident et pas la chancelière dont la présence aurait donné plus de poids politique à la commémoration, cette dernière préférant se rendre à la commémoration du 70^e du débarquement en Normandie. Bref, s'il y a bien eu quelques commémorations revêtant un caractère officiel (notamment au Bundestag et dans un certain nombre de parlements des Länder), on constate grosso modo l'absence de l'état allemand et l'absence de toute politique de mémoire dans ce centenaire allemand.

3. **Il n'y a pas un centenaire allemand, mais deux centenaires.** Deux centenaires qui se superposent et qui sont liés par un effet de capillarité, mais qu'il convient de séparer analytiquement si l'on veut comprendre les spécificités des enjeux mémoriels allemands. Il y a, d'une part, le « centenaire I », qui est celui de la question des origines de la guerre et par là-même de la question de la responsabilité/culpabilité allemande dans le déclenchement de la guerre. D'autre part, il y a le centenaire de la guerre elle-même, avec ses quatre ans de violences, de privations, de souffrances que je vais appeler – ne serait-ce qu'à titre expérimental - le « centenaire II ». A première vue, cette distinction est artificielle, voire contre-intuitive ; ainsi la question du début de la guerre ne ferait donc pas partie de la guerre ? Mais il faut comprendre que dans le contexte mémoriel de l'Allemagne réunifiée, de la « République de Berlin », qui est imprégné, marqué par les horreurs dont les Allemands se sont rendus coupables pendant la Seconde Guerre mondiale, parler des origines de 1914 ne veut pas dire parler « seulement » de la Première Guerre mondiale. En filigrane de cette question, il y a plus important, plus grave : la question de la culpabilité dans l'histoire nationale allemande du XX^e siècle et, par ricochet, la question de la place à accorder au Troisième Reich dans la culture politique allemande.
4. **L'importance de ce « centenaire I », de ce débat autour des origines de la Grande Guerre, pendant cette année 2014 en Allemagne montre on ne peut plus clairement à quel point la Première Guerre mondiale reste dans l'ombre du Troisième Reich.** On ne peut effectivement qu'être frappé par la véritable obsession allemande des origines de la guerre - une vraie singularité à l'échelle européenne. C'est le seul sujet à avoir soulevé des débats tout le long de cette année et à avoir connu une abondante couverture médiatique, et il n'est guère surprenant que le seul et unique bestseller dans la conjoncture actuelle soit consacré à cette thématique : *Les Somnambules* de Christopher Clark, dont les ventes frôlent les 350 000 exemplaires et qui

est actuellement à sa 18ème (!) édition depuis la publication de la version allemande en septembre 2013. Fort significativement, et cela est propre aux débats historiographiques à forte implication mémorielle, le débat autour de ce livre et de ces thèses était riche en sous-entendus et non-dits qui ne concernent pas le regard porté sur les années 14-18, mais plus généralement le regard porté sur l'histoire allemande au XXème siècle. Juste un exemple : De manière souvent plus implicite qu'explicite un certain nombre d'historiens critiques de Clark ont affiché leur gêne, leurs réserves face à un livre qui relativisait le poids causal des décisions prises à Berlin dans l'avènement de la « catastrophe fondatrice » du siècle dernier en pointant les éventuelles conséquences de l'acceptation d'une thèse relativiste en Allemagne. *Les Somnambules* serait un livre politiquement suspect parce qu'il mettrait en danger le consensus bien établi en Allemagne depuis la controverse dite de Fischer autour d'une vision essentiellement négative de l'histoire allemande de l'avant 1945. Un raisonnement, qui a toute sa place, toute sa légitimité dans un débat mémoriel, mais qui est évidemment problématique dans un débat historiographique où le bien-fondé empirique des arguments échangés doit primer sur toute considération de politique mémorielle. Quoi qu'il en soit, le débat autour des *Somnambules* et plus encore l'immense succès qu'a connu ce livre nous apprennent beaucoup sur les Allemands, sur l'Allemagne d'aujourd'hui ; impossible, en tous les cas, d'écrire l'histoire du centenaire allemand sans consacrer une importante partie au phénomène Clark.

5. **Le véritable plébiscite du livre de Christopher Clark est révélateur du degré avancé de ce qu'on appelle en Allemagne la « Normalisierung »,** ce changement du rapport qu'entretiennent les Allemands vis-à-vis de leur passé et qui n'est plus - ou plutôt dans une moindre mesure - perçu à travers le prisme du Troisième Reich ou de la Shoah, comme il y a 10 ans. Le sondage réalisé par l'institut de sondages Forsa en janvier 2014, dans lequel 59% des Allemands interrogés répondent que « personne » ne serait à blâmer pour l'éclatement de la Première Guerre mondiale, seulement 19% citant l'Empire allemand comme principal responsable, illustre à ce titre que Clark est tout à fait en phase avec la majorité des Allemands. Le succès des *Somnambules* s'inscrit donc incontestablement dans le contexte de l'émergence d'une Allemagne décomplexée, affranchie, en quelque sorte, du fardeau de la culpabilité comme leitmotiv de l'histoire nationale aux XIXe et XXe siècles. Pour être parfaitement clair, il ne s'agit pas de juger, mais d'analyser et de comprendre. En 1996, le dernier historien étranger à devenir la coqueluche de l'opinion publique allemande, l'Américain Daniel Goldhagen, avait dans son livre *Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste* défendu une thèse extrêmement simpliste sur les origines de la Shoah qui serait à mettre sur le compte d'un antisémitisme éliminatoire primaire enraciné depuis longtemps dans la culture allemande. La critique presque unanime des experts allemands (et non-allemands) à laquelle s'est heurté le livre ne changea rien à l'affaire : les *Bourreaux volontaires* parlaient au grand public cultivé allemand de 1996 et devinrent un succès commercial considérable. En 2013/14, c'est *Les Somnambules*, livre à bien des égards aux antipodes des *Bourreaux volontaires*, qui est plébiscité. On mesure la distance culturelle qui sépare les deux dates.

Il est important de comprendre que ce « centenaire I » ne domine pas seulement le « centenaire II » qui est le centenaire qu'on commémore en France, celui des soldats et des civils qui font face à la guerre; il en est en quelque sorte la condition nécessaire.

6. **En filigrane du débat sur la responsabilité, l'Allemagne redécouvre la Grande Guerre.** Là, où le « centenaire I » s'arrête, c'est-à-dire au moment où l'Europe bascule dans la guerre, le « centenaire II » prend le relais, et on a l'impression que le révisionnisme récent en matière des origines de la guerre, dont Clark n'est que la partie la plus visible, a contribué à libérer la parole allemande sur le temps de la guerre. Ainsi, il a été extrêmement frappant de constater que, tout à coup, il y a une mémoire familiale qui devient audible, communicable, qui envahit, pour ainsi dire, l'espace public. A côté de la mémoire familiale, il y a la mémoire locale, régionale qui ressurgit à travers les nombreuses expositions consacrées à l'histoire locale et/ou régionale pendant la guerre. Autant de phénomènes indicateurs d'une ré-appropriation par en bas de la Première Guerre mondiale. De manière générale, force est de constater qu'il n'y a pas vraiment de différences dans le choix des thématiques traitées dans le cadre des nombreuses expositions qui ont vu le jour en France et en Allemagne. Certes, le « centenaire II » allemand reste plus motivé par la volonté de comprendre que par celle de commémorer, et le lien identitaire, affectif, qui lie les Français d'aujourd'hui aux Français de 14-18 ne trouve pas son équivalent en Allemagne en dehors de la mémoire familiale. Mais le fait que les Allemands ne s'intéressent (et ne s'intéresseront sans doute jamais) de la même façon à la guerre de 14-18 que les Britanniques ou les Français, ne doit pas conduire à passer à côté de l'essentiel : la Première Guerre mondiale semble retrouver une place plus importante dans la mémoire collective allemande. Feu de paille « centenaire » ou mouvement de fond ? Réponse dans dix ans !

7. **Le « centenaire II » allemand est (aussi) signe de l'eupéanisation de la mémoire de la guerre de 14-18.** Le fait qu'il paraisse indispensable d'insister sur la spécificité des enjeux mémoriels allemands ne doit pas conduire à penser que l'actuel engouement allemand pour la Première Guerre mondiale ne s'expliquerait que par des logiques endogènes. Il convient de signaler, tout au contraire, que l'actuelle redécouverte des années 14-18 se caractérise par une dimension européenne. Dimension européenne d'abord, parce que l'importance de la mémoire familiale comme l'un des ressorts de ce centenaire allemand s'inscrit dans un contexte européen qui voit partout, c'est vrai au moins pour l'Europe occidentale, l'émergence d'un intérêt généalogique très fort. Dimension européenne ensuite, parce que l'on a pu constater tout le long de cette année, et c'est vrai pour les Français, les Allemands ainsi que pour d'autres Européens, un intérêt très fort pour la manière dont on commémore le centenaire dans d'autres pays européens. En Allemagne, le fait de se rendre compte de l'importance du centenaire dans d'autres pays à travers l'Europe a sans doute contribué à nourrir la discussion autour de la place à accorder à la Première Guerre mondiale et à encourager cette mobilisation par en bas que nous venons de voir. On peut citer comme signe extérieur de

ce « transfert » européen l'apparition soudaine de la notion du « Großer Krieg » dans le titre d'un certain nombre d'ouvrages de synthèse, une référence évidente à la Grande Guerre française ou à la Great War britannique. Il y a là quelque chose de nouveau à même de relativiser tout constat fataliste relatif à la prédominance des lectures nationales dans les commémorations officielles. Si l'on est loin d'un récit européen commun, d'une mémoire partagée, on est tout de même dans le contexte de l'émergence d'une opinion publique européenne se caractérisant par la volonté, d'abord de se rendre compte et ensuite de comprendre les différences mémorielles qui séparent les pays membres de l'Union européenne. Et cela me semble être une bonne nouvelle pour l'Europe.

